

ALI MAGOUDI

UN SUJET  
FRANÇAIS

ALBIN MICHEL

*À Heike.*

« Ma vie est un véritable roman. Quand tu seras grand, je te la raconterai et tu l'écriras. » Quoi de plus facile pour un fils devenu écrivain que de rendre ce service à son père ! Mais un obstacle s'est toujours opposé à ce projet maintes fois évoqué : Abdelkader Magoudi ne m'a jamais raconté – ou si peu – la période de sa vie qui s'étend de sa naissance, en Algérie, en 1903, à son installation rue du Vertbois, à Paris, en 1953. Si bien que, pour moi, la question était définitivement close : je n'écrirais jamais le livre commandé par mon père.

Or, au matin du 25 avril 2008, j'eus cette pensée : ton père n'a pas tenu sa parole ? Ce n'est pas une raison pour ne pas écrire sa vie. Cesse de perdre ton temps à étudier les pères de la nation. Oublie le passé des Mitterrand, Chirac, Sarkozy. Cesse de biaiser comme tu le fais depuis des années. Mets tes capacités d'investigation et de réflexion au service de toi-même. Enquête sur ton père !

Quand ma famille et mon entourage apprirent ma décision de fouiller une histoire révolue, leur surprise fut totale. Quand ils me virent happé par ce passé mutilé, leur

inquiétude devint palpable. Quand ils mesurèrent mon insistance, la crainte pour mon équilibre mental s'exprima. Pour ma part, je savais que j'étais frappé d'un coup de folie. Il durerait ce qu'il durerait. Des mois certainement, des années peut-être. Il était, néanmoins, vital de me laisser porter par lui.

Comment retrouver la série d'événements qui aboutit à l'omerta paternelle ? Comment combler un vide de paroles qui affecta près de cinquante ans de vie ? Comment retrouver la trace de celui qui voyagea en Algérie, bourlingua en Méditerranée, vécut à Paris, se propulsa en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale, revenant à Paris pour y expérimenter un alcoolisme qui le mena à la folie asilaire, avant de s'assagir, jusqu'à sa mort, le 8 décembre 1973 ? Comment connaître les émois de l'enfant, la qualité du militaire, les aptitudes de l'ouvrier, alors que le principal intéressé n'en fit jamais mention ? Comment parler des passions amoureuses vécues par le jeune homme qu'il fut avant de rencontrer sa femme en Pologne, la mère de ma sœur et de mon frère aînés, nés à Varsovie en 1944 et 1945 ? Une marque de ses amours d'antan s'affichait, muette, sur son avant-bras : le prénom d'une ex, effacé à l'acide. Sur la face dorsale de son poignet droit, Abdelkader portait une brûlure cernée par un tatouage en forme de cartouche égyptien, de quatre centimètres de large sur deux de haut, qui apparaissait lorsque son avant-bras subissait un mouvement de supination. Poussée par nos questions sur cette cicatrice, ma mère racontait que son mari avait gommé le prénom d'une précédente compagne, une Espagnole, sans doute, puisque, en plus du polonais, l'effaceur de traces parlait le castillan.

Sa liberté irréductible avait-elle conduit cet homme libre en Pologne, au cœur d'un Reich sans frontières intérieures ? Je me suis contenté de cette hypothèse jusqu'à ce jour, supposant qu'au temps de l'expansion allemande maximale, il était aisé de circuler de Paris à Varsovie. Ne suffisait-il pas de prendre le train ? J'occultais la réalité de la Pologne, occupée et administrée par le *Reichsleiter* Hanz Frank, condamné à mort au procès de Nuremberg pour crimes contre l'humanité.

Quelle méthode employer pour se plonger dans le passé d'un anonyme parmi les anonymes dont la grande Histoire n'a retenu aucun haut fait, et dont les méfaits mériteraient plutôt d'être oubliés de la petite ? Au début de cette aventure, je n'en ai aucune idée. Mais, même si un échec retentissant sanctionne mes investigations, je sais qu'Abdelkader Magoudi sera au cœur de mon prochain livre.

Je n'aurais jamais entrepris cette enquête avec autant d'énergie si je n'avais pas eu un fils en âge de poser des questions sur ses défunts grands-parents paternels. Pourquoi lui laisser en héritage un passé mité, alors que j'ai la faculté de le reconstituer, en partie tout du moins ? Pourquoi lui laisser croire que cette manière de traiter le vécu est une norme familiale ? Théo mérite mieux. Certes, je pourrais lui dessiner un arbre généalogique complet jusqu'à la place qu'il occupe.

Je décide de rendre public le récit de ma quête pour me forcer à ne pas faire l'impasse sur l'essentiel : la vie d'Abdelkader Magoudi a été marquée par la colonisation française, par son statut d'immigré nord-africain, par

l'occupation allemande dans l'hexagone, l'État français de Vichy, l'expansion nazie dans toute l'Europe et au-delà, le communisme en Pologne, les mouvements de décolonisation. Retrouver dans l'intime de la vie de mon géniteur les marques de la grande Histoire me paraît d'emblée nécessaire. Avant même de débiter mes recherches, j'ai un sentiment inébranlable : je recollerai les morceaux de ce passé inconnu, je découvrirai les traces des pas quotidiens de mon père seulement si je le considère comme un sujet de l'Histoire, lui qui se prévalait d'un individualisme absolu, d'une liberté sans borne – l'Histoire, celle qui ballote les individus, les écrase, les laisse indifférents, pantelants ou bavant de jouissance.

Mon père n'a pas raconté le roman de sa vie. C'est peu dire. Les rares souvenirs qu'il m'a laissés en héritage sont, de ce fait, rapides à relater. Je me souviens qu'il est né au sud de l'Algérie, à Tiaret, dans un pays montagneux où la neige n'est pas rare en hiver. Un mois de janvier, comme moi, lui le 2, moi le 4, lui en 1903, moi en 1948. Nos anniversaires n'étaient pas fêtés en tant que tels, mais les dates servaient pour le choix des chiffres de la grille de Toto Loto, quand il nous arrivait d'y jouer pendant nos séjours en Pologne, dans les années soixante. Issu d'une famille de bergers, il eut une enfance pauvre. Preuve de cet état de misère : il mangeait de la viande une fois par mois, de la tête de mouton, précisait-il. Je me souviens qu'avant d'effectuer son service militaire dans la marine marchande à Oran, il était excellent cavalier, montant à cru les fameux chevaux arabes de sa région natale. Il m'a parlé une ou deux fois de sa mère. Jamais de son père, au point que je le crois orphelin. Des sœurs ? Sans doute. Mais

combien ? Des neveux ou des nièces, une multitude dont je ne connais aucun, sauf un : Larbi ben Mastora, condamné à mort pendant la guerre d'Algérie puis interné en France, dans un camp où je lui ai rendu visite.

Je ne sais pas à quelle date mon père quitta l'Algérie pour venir en France. S'il fit ou non des allers-retours entre les deux continents. Où il habita. Avec qui il vécut. S'il eut des amis. Je sais qu'il était mécanicien motoriste. Je n'ai jamais entendu parler des lieux où il exerça cette profession. J'ignore tout des conditions de son arrivée en Pologne, que je suppose directe – un trajet Paris-Varsovie en train. Une construction – et non un souvenir – me permet de penser que mon père s'y est installé au plus tard en juillet 1943, puisque ma sœur y est née le 23 avril 1944. Laissons à mon géniteur quelques mois pour séduire sa future épouse : dès lors, postulons qu'il arriva en Pologne au cours de l'année 1942.

Mon père m'a raconté avoir été envoyé dans un camp de concentration, y être entré pesant quatre-vingts kilos, et s'en être échappé, squelette titubant, allégé de la moitié de sa masse corporelle, en se jetant sur un chariot de cadavres évacués vers un charnier extérieur. Ce récit était confirmé par ma mère, qui rapportait ses difficultés pour le réalimenter, son impossibilité de conserver la moindre nourriture, la nécessité de fragmenter les repas.

Je sais que mes parents sont revenus en France peu après la naissance de mon frère à Varsovie, en septembre 1945. Le train passa par Prague, et le voyage dura huit jours, durant lesquels, profitant des arrêts prolongés du convoi dans les champs, mon père trayait les vaches pour nourrir son dernier-né. Je ne sais pas ce que mes parents

ont fait à Paris avant de repartir pour la Pologne en 1946. Je sais qu'ils y sont restés jusqu'en 1947, leur retour définitif à Paris permettant ma naissance sur le territoire français, en 1948.

Nous avons tous été affectés par la venue d'un enfant mort-né, le quatrième de la fratrie, en 1949. Les années 1948-1952 sont connues dans notre famille pour avoir été chaotiques. Nous habitons alors dans un hôtel, au 9 rue de Fourcy, à Paris, dans le IV<sup>e</sup> arrondissement. Mon père tenait un bar, au rez-de-chaussée de cet immeuble. Son intempérance provoqua de multiples passages dans un commissariat de police situé derrière la mairie de Paris, où, me racontait-il, les policiers le rouaient de coups. Ces excès éthyliques furent la cause de ses séjours à l'hôpital psychiatrique de Ville-Évrard, à Neuilly-sur-Marne, et son alcoolisme aggrava la précarité financière dans laquelle nous vivions. Selon le récit de ma mère, c'était « coquillettes à chaque repas », et, après quelques mois de ce régime, à l'idée même de se nourrir elle était saisie de nausées.

Dans l'année 1953, nous avons déménagé au 5 rue du Vertbois, dans le III<sup>e</sup> arrondissement. À partir de cette date, qui correspond à mes cinq ans, la situation se stabilise. Mon père cesse de boire, travaille comme marchand des quatre saisons, autorisé par la préfecture de police à stationner avec sa voiture à bras « face le n° 40 et face le n° 39 de la rue de Bretagne, alternativement par quinzaine ».

Ma mère, qui ne parlait pas français, trouva un travail de repasseuse dans un atelier de confection tenu par la famille Novak, qui avait émigré de Pologne avant la guerre. Eugenia Bronisława Magoudi, née Galas, retrouva la coexistence du yiddish et du polonais de son enfance.

## UN SUJET FRANÇAIS

À mes yeux, l'histoire de mon père cesse alors de ne pas s'écrire. Je serai le témoin de la guerre d'Algérie, puis de son indépendance, qu'il avait appelée de ses vœux et pour laquelle il avait cotisé de nombreuses années auprès du FLN. Déçu par l'ordre politique de l'ère Boumediene, il opta pour la nationalité française et termina ses jours dans le pays où il avait élevé ses enfants.

Au jour où je décide de faire émerger le vécu le plus quotidien de mon père sur plusieurs décennies, je mesure la démesure des territoires mnésiques à conquérir. Mon père est mort à soixante-dix ans, le 8 décembre 1973. Sa classe d'âge a déposé les armes depuis belle lurette. Parmi les jeunes de la génération suivante – ayant aujourd'hui dépassé les quatre-vingts ans –, qui aurait des raisons de se souvenir du destin ordinaire d'un homme qui a pesé sur la seule histoire de son petit milieu familial ? Et si des perles rares de cette espèce existaient, comment les retrouver ?

« Un jour, tu l'écriras ! »

Poussé par cette injonction, je décide de procéder à un sondage rapide auprès de ceux qui ont le mieux connu Abdelkader Magoudi, sont encore de ce monde et indemnes de toute démente, à savoir Midek Magoudi, mon frère, et Niusha Lorient, ma sœur.

Quand je les rencontre, j'éprouve un sentiment bizarre. Entre le moment où nous vivions tous ensemble rue du Vertbois et aujourd'hui, alors qu'ils passent leur retraite provinciale dans un certain ennui, j'ai l'impression que le temps ne s'est pas écoulé. Que les événements qu'ils ont traversés n'ont pas eu lieu. Que mes sœur et frère n'ont pas passé quarante ans à travailler dans la même entreprise. Qu'ils n'ont pas eu d'enfants. Que je n'ai pas quatre neveux entre trente et quarante ans. Comme si un battement de paupières me séparait de notre enfance commune et que, depuis, rien de décisif ne s'était produit.

Pourtant, nous nous voyons régulièrement, à l'occasion des fêtes de fin d'année et quand l'existence nécessite de mettre en œuvre les solidarités familiales. Je les reverrai longuement, papier et crayon en main, dans quelques

semaines. En cet instant d'urgence, je juge utile de solliciter leurs souvenirs par téléphone, qui compléteront forcément les pièces de mon puzzle mnésique. Pour tenter de répondre à l'énigme dont résultent nos destins, je pose, à chacun, les deux mêmes questions. Dans quelles circonstances notre père s'est-il retrouvé en Pologne ? Que savent-ils de sa rencontre avec notre mère ?

Pour mon frère Midek, pas de doute. Mon père est parti en Allemagne dans le cadre du Service du travail obligatoire. Après avoir désobéi aux Allemands, il a été envoyé dans un camp de concentration. Il s'en est évadé quand, pour le tournage d'un film de propagande, les nazis y ont fait pénétrer la Croix-Rouge internationale. Ainsi, à l'inverse du mien, son père ne s'est pas sauvé sur un chariot de morts. Au lieu de le ramener en France, le train emprunté dans sa cavale l'a conduit quelque part au nord de l'Europe. Comment se retrouve-t-il à Varsovie ? Mystère. Comment ma mère arrive-t-elle à cacher ce mec à la bouille d'Arabe si caractéristique ? Mystère. À quels trafics s'est-il livré pour survivre en milieu pour le moins hostile ? Mystère !

Ma sœur, l'aînée de la fratrie, celle dont les souvenirs remontent le plus loin dans le temps subjectif comme dans le temps historique, soutient, comme mon frère, l'hypothèse du STO pour expliquer le départ de son père en Allemagne. Ce dernier lui aurait confié cette vérité de son vivant. Elle ignore les conditions de son passage d'Allemagne en Pologne. Par contre, elle est affirmative : elle n'a jamais entendu parler d'un séjour dans un camp de concentration.

Psychanalyste de métier, je connais d'expérience les faux souvenirs qui encombrant le passé de tout un chacun et protègent l'adulte – avec un bonheur variable –

des vécus traumatiques de son enfance. Le récit de mon père racontant son évasion d'un camp de concentration en Pologne, mort-vivant jeté sur une pile de trépassés, serait-il une pure construction de mon esprit ? Celui qui fut un nourrisson anorexique, moi, s'inventa-t-il l'histoire de la survie d'un père cachectique pour aller de l'avant, malgré l'existence d'un frère cadet jamais venu à la vie ? Pour ma sœur, l'absence de souvenir du drame concentrationnaire est-il le contrecoup d'une réalité qui aurait pu la transformer prématurément en orpheline ? ou le juste reflet d'un passé dans lequel la réalité des camps polonais aurait concerné des millions d'individus tout en épargnant – comme par un effet du destin – notre famille ? L'évocation, par mon frère, de la Croix-Rouge internationale est-elle un emprunt à l'imaginaire collectif par temps de guerre ou l'élément d'une réalité concrète ? En d'autres termes, la Croix-Rouge serait-elle intervenue dans sa prime enfance polonaise ou française ?

Face à ces souvenirs fraternels, je faillis jeter l'éponge. Il y a eu, en Europe, des millions d'hommes et de femmes forcés de travailler pour le III<sup>e</sup> Reich. Comment mobiliser l'énergie nécessaire pour retrouver l'existence d'un seul d'entre eux, si je remettais en cause l'existence des faits que je considérais comme vrais ? Je décidai de me fonder sur les bribes de mon seul savoir, écartant délibérément l'idée de démêler les souvenirs construits et la réalité vécue par ma sœur et mon frère.